

Retenir la nuit de dimanche à lundi. Éloge de la double peine

Luc Gwiazdzinski (*)

Lemarchand N., Maller S., Paquot T., 2016,
En quête du dimanche, Paris, Infolio, pp.37-58

*Non seulement Dieu n'existe pas, mais en plus il est impossible
de trouver un plombier le dimanche.
Woody Allen*

Le temps est la signification que les collectivités humaines ont donné au changement, son organisation pour atteindre des objectifs et des valeurs (Tabonni, 2006). Son objectivité apparente n'est qu'une fiction et sa mesure une convention différente selon les cultures et les époques. Les hommes ont construit des calendriers qui articulent les rythmes planétaires et solaires et les rythmes de l'humanité. L'année correspond à une révolution de la terre autour du soleil, le mois à une révolution lunaire, la semaine une inscription des phases intermédiaires de cette révolution et le jour est une révolution de la terre sur elle-même. Sur ces révolutions viennent se greffer des symboles qui sont des marqueurs d'exception, des temps d'arrêt et de suspension dans nos calendriers comme le dimanche en Europe. À une autre échelle, les horaires et les calendriers d'activité des hommes battent le rythme de nos agglomérations, règlent l'occupation de l'espace et dessinent les limites de nos territoires vécus, maîtrisés ou aliénés (Gwiazdzinski, 1999, 2002).

Cette dimension temporelle constitue un aspect essentiel de la dynamique des villes, longtemps négligée par les chercheurs, les édiles et les techniciens. Les nouveaux rythmes de travail, la diversification des modes de vie, le développement en continu des réseaux mondiaux, du juste-à-temps, 24h/24, 7 jours sur 7, 365 jours sur 365, continuent à dessiner les contours d'une nouvelle société urbaine ou d'une cité globale en continu de moins en moins en phase avec les rythmes de la ville traditionnelle et de dame nature (Gwiazdzinski, 2003). Les pauses se font rares dans la course à l'activité permanente qui rogne sur la sieste, les repas, le dimanche et la nuit. Depuis quelques années, ces temps d'arrêt en mutation, s'invitent dans notre actualité pour le meilleur et pour le pire. Entre ouverture et résistance, régulation et patrimonialisation, ces moments de suspension semblent en sursis comme menacés par l'activité en continu de l'économie et des réseaux et l'arythmie. Que reste-t-il de ces communs temporels, de ces moments où ensemble, on « fait » famille, collectif, territoire ou pays ?

Le dimanche fait l'objet de recherches et dans de nombreux pays les lois évoluent vers une plus large ouverture. Dans les villes, des politiques publiques spécifiques s'intéressent également à la nuit qui a désormais ses Etats généraux, ses conseils, ses premières politiques publiques, ses élus et parfois même son maire. Le dimanche est entouré par deux nuits qui ne suscitent pas le même intérêt. La première nuit, celle du samedi au dimanche est un « rituel » au sens de Martine Segalen (2014) bien célébré par la littérature, le cinéma ou la chanson : sortie, fête, oubli de la routine, séduction, rencontres et embrouilles.

On se souvient du « *p'tit bal du sam'di soir* » de Georges Guétary¹ « / Où le cœur plein d'espoir / Dansent les midinettes ». On pense surtout à la « *Fièvre du samedi soir* » ce film américain mythique avec John Travolta, sorti en 1978 qui a marqué plusieurs générations de spectateurs et aux chansons des Bee Gees pour la bande originale. Chaque samedi soir le héros qui mène toute la semaine une morne existence à Brooklyn change de costume et devient le danseur vedette et le roi de la fête. Le chanteur français Francis Cabrel² a célébré le rituel à sa façon : « (...) *c'est juste une aventure / Qui commence sur le siège arrière d'une voiture / On est tout simplement / Un samedi soir sur la terre* ». Dans d'autres styles à d'autres époques d'autres chanteurs³ ont dit la séduction, la transgression et la violence qui s'attachent à ce sommet de la semaine : « *le soir s'approche ça se tape des barres / Ca fume des barres comme si c'était légal / Les gars veulent serrer des meufs / Les meufs serrer des gars / Et ça toute la night / Les soirées de samedi soir / Quelques fois ça me déçoit / Pour quelques billets de cent / Ça part en giclée de sang* ». Un autre complétait récemment : « *On se met la tête à l'envers, peu importe le prix / du moment qu'on oublie les soucis de la vie*⁴ ». Pour celles et ceux qui ne sortent pas ou sont déjà rentrés du restaurant, du cinéma, du concert ou du spectacle, l'émission « *On n'est pas couchés* », le *Night Show* de France 2, grande messe cathodique du samedi soir, est la promesse d'un début de nuit extraordinaire. Pour tous, Sacha Guitry se fait cynique : « *Ne faites jamais l'amour le samedi soir, car s'il pleut le dimanche, vous ne saurez plus quoi faire* ». À l'opposé, l'autre nuit, celle qui nous accompagne du dimanche vers le lundi, cette zone de battage, estran et frontière floue entre le repos et le travail, le week-end et la semaine, reste un négligé temporel encore peu exploré par les chercheurs et rarement magnifié par les artistes. Pour celles et ceux qui comme les Futuristes (Marinetti, 1909) rêvent de « *tuer le clair de lune* » ou imaginent une ville en continu 24h/24 et 7j/7, la nuit de dimanche à lundi ressemble à une double peine, rencontre et superposition d'un temps de pause physiologique (la nuit) et d'une pause sociale (le dimanche). Ni esthétisée, ni spectacularisée, cette nuit du dimanche au lundi mérite toute notre attention. Notre réflexion sur ce temps particulier s'appuie principalement sur des travaux engagés depuis le début des années 90, sur les temps sociaux, les rythmes urbains, les nuits et les dimanches de Paris et d'autres métropoles. Avant d'esquisser des futuribles sur la nuit du dimanche au lundi, il est nécessaire de définir ces deux temps particuliers et d'analyser leurs évolutions parallèles.

Temps d'arrêt collectif et ressenti personnel

Temps d'arrêt. Dans les religions monothéismes, le temps d'arrêt est hebdomadaire. Dieu s'arrête le 7ème jour. Les juifs le pratiquent le samedi, les musulmans le vendredi et les chrétiens le dimanche. C'est le temps de l'interruption des activités économiques, qu'il s'agisse d'achat de biens ou de vente de sa force de travail. Ces marqueurs d'origine religieuse sont souvent réinvestis par des mouvements politiques et sociaux. En France, ce temps n'a pas toujours été le dimanche. Depuis 1906, le droit du travail prévoit l'existence d'un repos hebdomadaire, et précise que ce repos doit en principe être donné le dimanche.

¹ Georges Guétary, Jean Dréjac, *Le petit bal du samedi soir*, 1947

² Francis Cabrel, Album *Samedi soir sur la terre*, 1994

³ Sexion D'Assaut, « Wati by night », Album *L'école des points vitaux*, 2010.

⁴ Ian Malak, « Samedi soir à Paris », 2014.

Moment charnière. Selon les cultures et les lectures, le dimanche est le début ou la fin de la semaine. «*Traditionnellement, et aujourd'hui encore dans la langue religieuse, [dimanche est le] premier jour de la semaine qui commémore la résurrection du Christ*⁵ ». Pourtant dans la vie quotidienne, le dimanche est plutôt vécu comme le dernier jour de la semaine, celui du repos après des jours de dur labeur. Dans les deux cas, il est un temps particulier de début ou de fin, une charnière, un seuil plus ou moins marqué.

Part d'enfance. Réfléchir à la nuit du dimanche revient souvent à mobiliser ses souvenirs d'enfance sur le dimanche et la nuit. On habite d'abord son enfance au sens que lui donne le géographe Éric Dardel pour qui «*l'habiter*» n'est pas du logement mais «*un mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* » (Dardel, 1952). Pour l'enfant, la nuit est souvent un temps mystérieux réservé aux adultes. Il faut attendre les transgressions de l'adolescence pour découvrir l'autre côté du jour et pour que s'épaississe encore le mystère (Gwiazdzinski, 2014, 2012). En Province, le dimanche a longtemps ressemblé à «*une nuit de fin de semaine, la lumière en plus* » (Gwiazdzinski, 2003), le parfait décor de «*l'ennui ordinaire contemporain* » (Nahoum Grappe, 1995). Nombre de jeunes doivent encore s'y ennuyer, soigner une gueule de bois, subir un repas de famille, une promenade dominicale ou au contraire s'étourdir dans les compétitions sportives. Les mêmes regretteront sans doute plus tard cette parenthèse. Au-delà de l'enfance, bien des adultes ont dû méditer les paroles de Charles Aznavour : «*bien pire que la semaine / Y a le dimanche prétentieux / Qui veut paraître rose / Et jouer les généreux / Le dimanche qui s'impose / Comme un jour bienheureux / Je hais les dimanches !* ». C'est aussi toute l'ambiguïté de ce contretemps attendu et haï, «*ce monde imaginaire que cerne encore de toutes parts le noir infini du travail*» (Charbonneau, 1966). Nous sommes nombreux à avoir veillé tard dans la nuit du dimanche au lundi, à la fois triste et heureux que le week-end s'arrête, triste et heureux que la semaine démarre, comme en suspension et en attente sur le quai d'une gare temporelle.

Double jeu

Définitions mal adaptées. Les définitions classiques de la nuit et du dimanche sont mal adaptées à l'espace-temps de nos métropoles contemporaines. NUIT. «*Du latin Nox, désigne la période de temps au cours de laquelle le soleil disparaît sous l'horizon* » (Dictionnaire ZEDLER). La nuit est donc une discontinuité essentielle, le temps des ténèbres et de l'obscurité. Par extension la nuit est le temps du sommeil et du repos social symbolisé par le couvre-feu, l'arrêt de toute activité avec la fermeture des portes de la cité. DIMANCHE. n.m. (lat. *dies dominicus*, jour du Seigneur). *Septième jour de la semaine consacré au repos.*

Marquages symboliques. On remarquera le caractère particulier de ce qui est attaché à la nuit et au dimanche. Peu de mots sont aussi ambigus que la nuit. «*Pouvant être blanche et noire à la fois*» résume le cruciverbiste. La nuit symbolise le temps de gestation, des conspirations qui éclateront au grand jour. C'est l'indéterminé où se mêlent cauchemars et monstres en opposition à la raison et aux lumières du jour. C'est la nuit angoissante où l'on craint les revenants. C'est aussi le moment de la transgression et du plaisir. On parle souvent de «*l'oiseau de nuit* » pour

⁵ Dictionnaire de l'Académie française.

désigner le noctambule. L'imaginaire mystique va trouver sa lumière au sein même de la nuit (Durand, 1960) alors que le jour est chargé positivement. Le dimanche est un temps marqué de manière péjorative. On dit de quelqu'un qui pratique une activité en amateur que c'est un « *peintre du dimanche* » ou un « *sportif du dimanche* ». Ce ne sont pas des titres de gloire ; « *être du dimanche* » non plus.

Moments sociaux d'interruption et de soin. La nuit et le dimanche sont deux temps de « *mise en suspens* » – épokhé pour les Grecs – au cours desquels on interrompt le cours des choses pour qu'il puisse ensuite reprendre. Ce sont deux temps particuliers pendant lesquels on a longtemps pu échapper au tourbillon de la consommation, de la production et au profane. C'était avant que ces temps ne soient colonisés par le marché et consacrés à l'adoration d'autres idoles dans d'autres temples.

La nuit et le dimanche sont également deux moments de retour sur soi, sur la vie privée, la famille et l'intimité. La traversée de la nuit et l'ennui du dimanche sont également deux rituels auxquels on se prépare. Ce sont deux moments où « *l'on se faisait beau* » revêtant nos plus beaux atours : « *habits du dimanche* » ou « *habits de soirée* » même si ces rites se sont perdus et que le jogging a souvent succédé au costume.

Système urbain amputé

Offre urbaine incomplète. La ville la nuit, comme la ville le dimanche, sont des systèmes urbains amputés. L'offre urbaine est incomplète. Les services publics sont réduits à leur fonction de garde et des services privés limités aux fonctions d'urgence ou aux activités festives. L'offre de mobilité est différente voire inexistante.

Offre médiatique particulière. Nuit et dimanche sont deux temps colonisés par une forme d'offre spécifique « d'ennui télévisuel ». Les plus anciens se souviennent des dimanches passés avec l'animateur Jacques Martin. Les autres connaissent encore les dimanches de Michel Drucker. La nuit, ce sont des émissions sur la chasse et la pêche la nuit qui remportent un vif succès chez les jeunes urbains de retour de soirée face aux rediffusions. On est dans le plaisir d'un ennui consenti, à l'image du Tour de France en été, saison particulière et autre temps d'arrêt.

Géographies différentes et discontinuités. Dans nos métropoles, la nuit et le dimanche composent des géographies différentes. L'offre urbaine est plus discontinue la nuit et le dimanche qu'en semaine et en plein jour. La polarité de nuit diffère de celle de jour. Elle est plus caricaturale au centre et en périphérie. La polarité du dimanche diffère de la polarité de semaine. La nuit comme le dimanche, sont des mises en suspension du « *droit à la ville* » (Lefebvre, 1967) qui mettent en évidence l'existence d'une citoyenneté discontinue. On ne peut donc pas jouir pleinement de tous ses droits à l'exemple du droit à la mobilité.

Activités et pratiques spatiales différentes. La nuit et le dimanche sont deux temps d'arrêt particuliers. La nuit est une pause « physiologique » et un temps d'arrêt social, creux de trois heures dans la vie d'une métropole entre 1h30 et 4h30 du matin. Le dimanche un temps pendant lequel les activités et les pratiques spatiales sont différentes.

Double peine

Fin ou début, superposition de deux temps en suspension, la nuit du dimanche au lundi peut ressembler à une double peine.

Espace-temps encadré. Le dimanche est un jour encadré par deux nuits très contrastées : la « *fièvre du samedi soir* » et l'angoisse du dimanche soir. La fin de semaine est marquée par une montée en puissance de la nuit festive après les premières échappées du jeudi soir dans les villes universitaires. Par contraste, la nuit du dimanche au lundi est plutôt marquée par l'angoisse et la peur du lendemain.

Fièvre du samedi soir. L'espace nocturne est mieux desservi par les transports. L'offre festive est plus importante et l'espace public plus fréquenté. Certains espaces sont particulièrement sous pression comme les centres de villes et les pôles périphériques. Les conflits sont exacerbés. La nuit du samedi est un temps de socialisation, de synchronisation et de rencontre extra-familial mais pour celles et ceux qui restent à la maison, le programme de télévision est très « familial ».

Blues du dimanche soir. Chacun connaît le *spleen* du dimanche soir, cette lassitude du septième jour. D'après une étude récente⁶, 52% des salariés français dormiraient mal dans la nuit du dimanche pour cause de phobie du lundi. Pour les psychologues il s'agirait d'une névrose du quotidien, forme légère mais assez répandue de chronopathie ou « maladie du temps ». Elle résulterait d'une difficulté à gérer un « *conflit de rythmes* » : le dimanche soir n'est plus tout à fait le temps du repos dominical et pas encore celui de la reprise du lundi matin. Enfant, c'est le mal de ventre avant l'école. Adulte, c'est l'appréhension du retour au travail. Dans les deux cas, les procrastinateurs n'ont plus de temps à perdre. Cette angoisse du dimanche soir touche une large population bien au-delà des 26 millions d'actifs. Elle n'a pas disparu malgré les nouvelles porosités entre-temps de travail et temps de loisirs, temps personnel et temps professionnel introduites par *Internet* et l'utilisation des portables. On ne compte plus les sites spécialisés qui promettent de vous aider contre « *le blues du dimanche soir* ».

Nuit du dimanche. Le dimanche l'espace est mal desservi par les transports. La couleur de ce moment particulier est marquée par le retour de week-end ou le départ vers la semaine de travail. Certains espaces de flux comme les portes de la ville (gare, autoroute) sont encombrés. Partout ailleurs l'espace collectif s'est vidé. Selon les personnes et les situations, le dimanche soir est un temps familial ou d'isolement et de séparation. Les plus angoissés alignent les deux films du dimanche soir pour se vider la tête et tenter de retenir le week-end comme d'autres cherchent à retenir la nuit.

Temps longtemps oubliés. La nuit et le dimanche ont longtemps été des temps oubliés de la ville. Élus, techniciens et chercheurs ont longtemps parlé de la ville comme si elle n'existait que seize heures sur vingt-quatre et du lundi au samedi laissant de côté la nuit et le dimanche comme si rien ne fonctionnait. Malgré les travaux et rapports récents (Bailly, 2014), la nuit et le

⁶ Enquête menée par le site d'offres d'emploi en ligne Monster entre le 3 et le 16 mars 2008, sur l'ensemble de ses sites français et étrangers.

dimanche sont encore des espaces-temps négligés par les politiques publiques et la recherche. Au quotidien, il y a peu ou pas de place pour les rendez-vous nocturnes ou dominicaux dans nos agendas de papier marquant la spécificité de ces parenthèses. Mais les temps changent et ces deux espaces-temps évoluent.

Pressions sur les fronts

La nuit et le dimanche sont des espaces-temps sous pression qui évoluent et se banalisent dans une société marchande qui semble avoir horreur du vide et de l'ennui (Gwiazdzinski, 2012). On est dans ce contexte de recomposition des temps, des espaces et des mobilités que l'on perçoit un affaiblissement de la nuit et du dimanche comme temps d'arrêt.

Colonisation de la nuit. On a montré que nous assistions à une colonisation progressive de la nuit (Gwiazdzinski 2001, 2003). L'homme n'a eu de cesse de repousser la nuit et d'échapper aux rythmes de Dame Nature. La conquête s'est faite grâce au progrès techniques en matière d'éclairage notamment et par l'affirmation politique à travers le déploiement de forces de l'ordre. Les pressions actuelles sont désormais accentuées par l'économie grâce à ces nouvelles conditions. On est passé progressivement de « *la ville de garde* » (santé, sécurité), au « *by night* » et à la « *diurnisation* » de la nuit, phase ultime de l'artificialisation de la ville. Des pressions nouvelles s'exercent sur cet espace-temps qui se diurnise : mise en lumière des villes pour l'agrément, développement d'une industrie en continu, banalisation des services 24h/24, multiplication des distributeurs automatiques, fin du couvre-feu médiatique, développement du travail de nuit (notamment des femmes) et des commerces de nuit, multiplication de l'offre de loisirs nocturnes et émergence d'une économie de la nuit de plusieurs milliards d'Euros⁷. Les acteurs de la nuit se vivent comme une « scène » (Straw, 2002), s'organisent en communautés ou groupes de pression et se rêvent parfois en écosystèmes de la ville créative. On peut ajouter le développement des nocturnes culturelles et commerciales, la mise en réseau planétaire (*Internet*, téléphone), l'assouplissement des lois (travail de nuit des femmes, perquisitions), le développement des nuits thématiques (Notte bianca...), le déploiement des services de mobilité nocturnes, des activités socio-culturelles de nuit et des services (crèches...). Conséquence de ces évolutions nous décalons notre heure d'endormissement et nous dormons moins que nos parents et grands parents. En France, 15,4% des salariés travaillent désormais de nuit soit 3,5 millions de personnes, un million de plus qu'il y a vingt ans⁸.

« Sécularisation » du dimanche. On assiste de la même façon à une colonisation progressive du dimanche par les activités de semaine. Le « jour du seigneur » se banalise avec l'effondrement de la pratique religieuse. On estime qu'en trente ans la chute de l'assiduité dominicale a atteint 65% (Muller C., Bertrand J.R. 2002). L'offre « événementielle » est devenue plus importante. Le travail habituel ou occasionnel du dimanche concerne désormais 29% des salariés selon l'Insee, une proportion qui augmente régulièrement depuis le début des années 1990 et particulièrement depuis 2002. Dérogation et entorses pour l'ouverture des commerces ont permis le développement d'une offre de services plus importante, transformant peu à peu l'espace public de nos métropoles et faisant doucement perdre au dimanche son statut de temps du repos et d'envers

⁷ *Actes des Etats généraux de la Nuit à Paris*, 12 et 13 novembre 2010, Mairie de Paris, pp. 9-30.

⁸ Le travail de nuit en 2012, essentiellement dans le tertiaire, Dares analyses, août 2012 n°62

du quotidien. Seules les fêtes familiales qu'il aime toujours dans nos calendriers savent encore lui redonner un lustre particulier, une qualité propre.

Espaces-temps sous pression. La nuit et le dimanche sont donc deux temps en mutation. Ces deux « frontières » bougent : la nuit, fin du jour et le dimanche, fin de semaine. Elles sont devenues des moments de conflits entre les individus, groupes, quartiers de la ville à plusieurs temps et entre des individus, groupes, quartiers de la ville qui n'ont pas les mêmes cultures temporelles, les mêmes contraintes et enjeux.

Conflits et adaptations. Chacun a pu constater que le temps du dimanche pouvait aussi être l'occasion de querelles dans les familles dont les membres se retrouvent après une semaine éclatée. Mais ce sont d'autres conflits qui nous occupent ici dans la ville à plusieurs temps. Le dimanche et la nuit sont désormais des champs de tensions importants. Les conflits entre partisans et opposants à l'ouverture des commerces la nuit et le dimanche se multiplient notamment dans les grandes métropoles européennes où la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Les débats qui s'étalent dans la presse opposent des acteurs économiques et politiques sensibles aux arguments économiques et à la doxa de la compétitivité dans un monde globalisé fonctionnant 24h/24 et 7j/7, aux syndicats qui souhaitent protéger les travailleurs, voire à l'Église catholique qui perd le contrôle d'un temps qu'elle administrait encore il y a peu. Dès les années 1970, des grandes surfaces ont remis en cause la législation sur le travail du dimanche et ont manifesté leur volonté d'ouverture. Les dérogations au principe du repos dominical se sont multipliées. En 2009, la loi du 10 août, tout en réaffirmant le principe du repos du dimanche dans l'intérêt des salariés, a adapté le régime des dérogations. En 2013, le tribunal de Bobigny a interdit à des magasins de bricolage d'ouvrir le dimanche en région parisienne relançant la polémique. En 2015, la loi Macron a créé de nouvelles dérogations au repos dominical basées sur un fondement géographique : les zones internationales. Malgré les oppositions, la législation évolue peu à peu vers davantage d'ouverture. Les citoyens sont renvoyés à leurs paradoxes, écartelés entre leur statut de consommateur intéressé par une offre urbaine en continu – sans toujours pouvoir mesurer les conséquences de ces évolutions sur la santé des travailleurs et sur la société – et leur statut de producteur qui a besoin de temps d'arrêt.

Futurs possibles

Contrairement à ce qu'imagine le philosophe Bernard Stiegler (Stiegler, 2005), le dimanche a encore un avenir ou plutôt des avenir.

Accepter la polychronie. La nuit et le dimanche sont devenus deux espaces-temps symboles de l'hypermodernité paradoxale (Lipovetsky, 2004). Ces deux moments particuliers ne peuvent plus se résumer aux clichés de l'unité en termes d'occupation et d'espace. S'il demeure un repère temporel le dimanche est de moins en moins un jour de contrainte collective. Les enquêtes menées sur ce thème⁹ ont montré un émiettement des comportements, des activités, des

⁹ *Enquête sur les pratiques de la ville le dimanche*, master 2 Innovation et territoire, IGA, Grenoble, 2013

pratiques et des territorialités dominicales et l'affirmation de la figure de « *la ville à la carte* ». Le dimanche est devenu pluriel. Pour une grande partie de la population, le dimanche type collectif et institutionnalisé (famille, église, sport, association) a vécu. Il n'y a plus de lieu invariablement associé au dimanche: église, stade, table du salon familial. Chacun paraît rêver de « *dimanche à la carte* », de « *dimanche au choix* » (Chalas, 2005) et sans contraintes. On assiste peu à peu à une érosion de la fonction sacrée du dimanche et du contretemps dominical par une mise en valeur économique. Le dimanche se banalise alors que la nuit se diurnise. *A contrario*, la nuit particulièrement calme du dimanche au lundi est une frontière symbolique, un repère sur lequel s'accroche encore nos quotidiens. Il faut prendre acte de la pluralité du dimanche. Compte tenu des évolutions sociales, économiques, culturelles, technologiques et culturelles, il ne pourra plus être ce temps monochrome de synchronisation de l'ensemble de la société. Il est déjà un temps polychrone pour des individus hypermodernes qui tentent de vivre avec leurs contradictions. Avec l'avènement de la société des loisirs, la dichotomie du travail et de l'oisiveté ne séparait déjà plus deux classes comme dans l'Antiquité, mais divisait le même homme (Charbonneau, 1966). Désormais, ce sont mille fragmentations avec lesquelles « *l'homme en miettes* » doit pouvoir composer pour vivre et exister.

Privilégier l'innovation. Ces deux espaces-temps particuliers restent largement à explorer : par les sciences sociales, par les professionnels de la fabrique urbaine ou métropolitaine. S'ils ne sont pas encore l'objet de politiques publiques temporelles ciblées comme les vacances ou les saisons en ville (Gwiazdzinski, 2013), ils nous obligent à imaginer une approche spatio-temporelle de la ville et un chrono-urbanisme (Gwiazdzinski, 2009). La nuit et le dimanche sont des moments intéressants pour expérimenter le partage et l'économie de la contribution, l'« *innovation par les usages* » (Von Hippel, 2005). Elles peuvent devenir des plateformes d'innovation ouvertes où imaginer la ville de demain, temporaliser l'espace et spatialiser le temps.

Développer les savoirs profanes et les communs. L'approche phénoménologique du dimanche et de la nuit et des « quotidiens urbains » (Paquot, 2001) met en évidence l'importance des usages et les ruses des gens ordinaires qui détournent « *la ville métaphorique qui s'insinue ainsi dans le texte clair de la ville planifiée et lisible* » (De Certeau, 1980). La nuit et le dimanche peuvent profiter du retour en grâce de la figure de l'amateur, du bricoleur, « *celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art* ». (Lévi-Strauss, 1962) et du « *do it yourself* » (Anderson, 2012). Le dimanche est le moment idéal pour mobiliser les savoirs profanes, le « *vernaculaire* » (Illich, 1983), l'« *expertise quotidienne* » et toutes ces compétences distinctes de l'expertise des élites (Sennett, 2008). C'est un temps où réinventer des communs temporels et spatiaux et une « communauté d'expérience » (Dewey, 1934) à travers le « faire » ensemble.

Endimancher la ville. Les pratiques du dimanche peuvent être des moteurs de la production de nouveaux espaces publics, d'espaces communs pouvant profiter à la ville le reste du temps. En ce sens, il est possible d'endimancher la ville de semaine sans l'esthétiser. La tentation est grande d'imaginer le lancement de chantiers sur les politiques publiques du dimanche. Ce faisant, on contribuerait sans doute à sa marchandisation, à sa « customisation » déjà à l'œuvre pour d'autres temps comme le repas, la nuit ou les saisons. En matière d'approche temporelle, il faut pourtant toujours se demander si le jeu en vaut vraiment la chandelle. Un grand débat public sur l'avenir du dimanche serait nécessaire car en son absence ce sont encore les plus faibles, ceux qui n'ont pas le choix, qui seront les plus fragilisés, sommés de s'adapter. Notre société devrait prendre

soin du dimanche, dernier terrain d'aventure pour l'ennui et le lâcher-prise, dernier contretemps et développer une «rythmanalyse» (Bachelard, 1957 ; Lefebvre, 1992). Sans rythme, il n'y a pas de vie, rappellent souvent les chronobiologistes (Millet, 2003). Le *burn-out* la dépression et la fatigue d'être soi (Ehrenberg, 1998), guettent les plus fragiles dans une compétition entre individus et organisations qui a également basculé dans le champ du temps.

Préserver la nuit du dimanche. Face à l'écoulement continu du temps, il faut s'interroger sur le statut particulier de la nuit du dimanche au lundi comme marqueur temporel. Cet espace-temps marqué par la double peine du dimanche et de la nuit peut constituer un point de résistance, un dernier rempart, un temps d'arrêt à l'achronie qui menace. « *C'est finalement le seul soir où l'on peut se retrouver, prendre le temps en famille* » répètent souvent les personnes enquêtées. Au moment où l'accélération du temps est de plus en plus mal vécue, alors que la lenteur s'installe comme une nouvelle valeur, il serait dommage de sacrifier cette nuit particulière sur l'hôtel de la rentabilité et de l'optimisation. Alors que la ville revoit ses nyctémères, la nuit du dimanche au lundi reste un espace-temps différent, un moment pas comme les autres face à l'écoulement du temps. C'est un temps de flottement unique, un étrange entre-deux entre loisir et travail, entre le dimanche qui s'étire dans la nuit et le lundi qui peine encore à prendre forme.

Cette fonction de la nuit dominicale comme seuil à intensité variable reste à explorer face au risque d'arythmie. Parfois perçue comme une double peine, cette nuit si particulière apparaît finalement comme un dernier rempart, un seuil auquel ne pas toucher, un possible indicateur de la santé temporelle de nos sociétés et le symbole d'une nouvelle écologie du temps. Il pourrait être salutaire de retenir encore un peu la nuit de dimanche à lundi. Loin de nos réflexions, nombreux sont ceux qui préféreraient s'en remettre au poète : « *Que ce soit dimanche ou lundi... nous dormirons ensemble* » (Aragon).

Anderson Chris. (2012), *Makers. The New Industrial Revolution*, New York, Pearson. Bachelard Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

Bailly Jean-Claude (2007), « La question des exceptions au repos dominical dans les commerces : vers une société qui s'adapte en gardant ses valeurs », Paris, La Documentation française.

Chalas Yves (2005), « Dimanche au choix », *Local Contemporain* n° 2, Le bec en l'air (pp. 13-17). Charbonneau Bernard (1966), *Dimanche et lundi*, Paris, Denoël.

Dardel Éric (1952), *L'Homme et la Terre: nature de la réalité géographique*, Paris, PUF.

Dewey John (1934), *Art as experience*, New York, The Berkeley Publishing Group. Durand Gilbert (1960), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.

Ehrenberg Alain (1998), *La Fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob. Gwiazdzinski Luc 2014, « Habiter la nuit », *Esprit* n° 410, pp. 1-9.

Gwiazdzinski Luc (2012), « Frontières nocturnes », *Revue Hermès CNRS*, n° 63 (pp. 63-67).

- Gwiazdzinski Luc (2012), « Temps et territoires, Les pistes de l'hyperchronie », Revue *Territoires 2040*, Paris, Datar.
- Gwiazdzinski Luc (2012), « La métropole intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Cidades, Revista científica*, vol 8, n° 13 (pp. 318-335).
- Gwiazdzinski Luc (2009), « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *BAGF*, vol 86, n° 3 (pp. 345-357).
- Gwiazdzinski Luc (2003), *La ville 24h/24 ? La Tour d'Aigues*, l'Aube.
- Gwiazdzinski Luc (2002), « Sous l'empire du nyctémère : aménager la nuit urbaine », *Le Monde*, 6 octobre.
- Illich Ivan (1983), *Le genre vernaculaire*, traduction française, Paris, Seuil.
- Lefebvre Henri (1992), *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Syllepse.
- Lefebvre Henri (1967), «Le droit à la ville», *L'Homme et la société*, Paris, Anthropos, volume 6, numéro 1, (pp. 29-35). Lévi-Strauss Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lipovetsky Gilles (2004), *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset. Marinetti F.P. (1909), «Tuons le clair de lune », *Poesia*.
- Millet Bernard (2003), «L'homme dans la ville en continu », in Gwiazdzinski L. 2003, *La ville 24h/24 ? La Tour d'Aigues*, l'Aube.
- Muller C., Bertrand J.R. (2002), *Où sont passés les catholiques? Une géographie des catholiques en France*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Nahoum-Grappe Véronique (1995), *L'ennui ordinaire. Essai de phénoménologie sociale*. Paris, Austral.
- Paquot Thierry (dir) (2001), *Le quotidien urbain. Essais sur les temps des villes*, Paris, La Découverte.
- Segalen Martine (1998), *Rites et rituels contemporains*, Paris, Armand Colin.
- Stiegler Bernard (2005), « Il n'y a plus de dimanche possible ! », *Local contemporain*, n° 2.
- Straw Will (2002), « Scenes and Sensibilities », *Public* n°22/23.
- Tabboni Simonetta (2006), *Les temps sociaux*, Paris, Armand Colin. Von Hippel E. (2005), *Democratizing Innovation*, Cambridge, The MIT Press.
- Tabboni Serge (2006), *Les temps sociaux*, Paris, Armand Colin.
- Von Hippel E. (2005), *Democratizing Innovation*, Cambridge, The MIT Press.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président fondateur du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

Gwiazdzinski L., 2016, « Retenir la nuit de dimanche à lundi. Eloge de la double peine », in Nathalie Lemarchand, Sandra Mallet, Thierry Paquot, *En quête du dimanche*, 2015, Paris, Editions Infolio, pp. 37-58

Contact :

luc.marcg@gmail.com